

ANNE FRANÇOISE SCHMID

SCIENCE ET ÉTHIQUE CHEZ BERTRAND RUSSELL.

Abstract: Se aborda el tratamiento que le dispensara Russell a la Filosofía, centrándose en aquellos señalamientos que se relacionan con las posibles conexiones entre la ciencia y la ética.

Je me propose de décrire un problème philosophique à partir de l'œuvre de Bertrand Russell¹. La façon dont il conçoit les relations entre la science et l'éthique lui est sans doute propre, et lui apparaît comme la solution d'un ensemble de difficultés systématiques qu'il identifie dans la philosophie classique, mais sa solution en amène probablement un certain nombre d'autres. Une réflexion sur celles-ci pourrait nous aider à déterminer plus précisément certaines contraintes spécifiques de la pratique contemporaine de la philosophie.

Il s'agira donc de Russell, mais aussi plus généralement des questions essentielles qu'il a vues comme se rapportant à la philosophie. Il est important que notre rapport à l'œuvre d'un philosophe ne soit pas seulement celui du commentaire historique, mais permette de manifester les problèmes objectifs attachés à sa conception de la philosophie et de sa pratique. Il en s'agit pas ici d'une critique de l'œuvre de Russell, ni de l'examen historique des discussions qu'elle a suscitées par la suite dans la philosophie analytique, mais de la mise en évidence des problèmes qu'il a lui-même fait voir et des conséquences de cette objectivation, qui, d'une

¹ Cet article part de considérations faites sur l'œuvre de Russell dans un précédent essai: "Une pensée vraie est meilleure que la meilleure éthique. Essai sur la clarté chez Russell", publié dans *Hermès* 7 (1990) "Bertrand Russell. De la Logique à la politique", pp. 221-245.

certaines façon, dépassent l'oeuvre d'un philosophe².

La première chose à faire est de déterminer les grandes lignes de la façon dont Russell traite la philosophie. Ce seront là des remarques extrêmement générales, mais elles iront très vite au coeur du problème.

Russell maintient ensemble deux attitudes vis à vis de la philosophie. En premier lieu, il lui marque une grande estime, et la détermine très clairement comme une discipline qui ne s'occupe que d'objets abstraits et d'un très haut degré de généralité.

Il sait par conséquent qu'une pensée ou un travail philosophiques ne dépendent pas simplement des faits et des circonstances qui en sont l'occasion et dont ils ont éventuellement à rendre compte. Peut être cette conception lui reste t elle de la grande tradition idéaliste dans laquelle il a travaillé toute sa jeunesse, l'époque en particulier où il a écrit *An Essay on the Foundations of Geometry* (1897), mais il l'a conservée jusqu'à la fin de ses³ jours.

Il n'y a pas de raisons de comprendre la philosophie comme s'occupant d'objets très particuliers, et, si l'on pense au titre de cet article les objets de "bien" et de "mal" sont justement trop particuliers pour tomber dans le domaine philosophique. Jamais Russell n'a cherché à utiliser la philosophie à des fins autres que le plus haut domaine de l'abstraction, et il banissait les jugements d'utilité hors de la philosophie, et a donné toujours par là une image très noble de celle ci.

Mais d'autre part, Russell fait des critiques très vives et très nettes à la philosophie. Cela, d'une certaine façon, ne le distingue pas de tous les autres philosophes de la tradition. La critique est en effet l'activité la plus générale de la philosophie, parce que c'est par elle qu'un philosophe se distingue de ce qu'il voit de la tradition lorsqu'il inaugure son geste de philosophe: il faut qu'il déplace des limites et règle ces déplacements de façon à distinguer ce qui lui paraît authentique, ou vrai, de ce qui lui paraît faux ou inessentiel. De ce point de vue, Russell fait un geste assez commun. Mais il y a peut être quelque chose qui lui est spécifique, et qui est assez

² On trouvera en particulier dans Hermès 7(1990) un tableau assez actuel de ces discussions.

³ *An Essay on the Foundations of Geometry*, Cambridge University Press, 1897. Pour toute cette période de la jeunesse de Russell, on peut consulter le récent livre de Nicholas Griffin, *Russell's Idealist Apprenticeship*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

curieux quant à ce qu'on pourrait appeler l'"essence de la philosophie".

Partons d'une remarque qu'il fait quelque part dans sa Correspondance avec Louis Couturat⁴ ce qu'on appelle dans les livres de logique la loi de Clavius, ou encore la "conséquence admirable" (et dont l'origine se trouve dans la *Protreptique* d'Aristote), qui de l'antécédant $(\sim p \supset p)$ pose $((\sim p \supset p) \supset p)$ est le fondement des raisonnements de la philosophie idéaliste⁵. En particulier, si l'on reprend l'argument d'Aristote: "S'il ne faut pas philosopher, il faut philosopher (à savoir pour⁶ prouver qu'il ne faut pas philosopher); donc il faut philosopher" est évidemment une façon de réfuter à l'avance l'attitude de ceux qui ne voudraient pas faire de philosophie supposent par conséquent qu'il y a des activités qui lui sont tout à fait extérieures. Cette loi ou cette tautologie est vue par Russell comme la façon dont les philosophes justifient leur activité vis à vis des philosophes et des non philosophes, de façon qu'elle atteigne tous les lieux de la vie et des pratiques scientifiques sans exception, sans que l'on puisse faire une distinction entre la philosophie et une extériorité qui puisse mettre en danger son autorité. Quel que soit l'objet dont on part, philosophique ou non, on doit nécessairement aboutir à la philosophie. Voilà ce que Russell n'accepte pas, et nous verrons qu'il tire vraiment les conséquences de ce choix. Il marque ainsi des limites à la philosophie. Cela est à remarquer, parce que s'il est vrai, comme le dit Russell, que les idéalismes se fondent sur ce principe même pour leur instauration et leur justification, cela veut dire aussi qu'il n'y a pas d'extériorité pure à la philosophie à partir de laquelle on puisse s'opposer à elle. C'est sur ce type de réflexions, presque à la limite de ce que peut admettre une philosophie, que Russell va fonder sa critique. Il va supposer que deux domaines au moins échappent à la philosophie,

⁴ La Correspondance entre Bertrand Russell et le mathématicien et philosophe français Louis Couturat est encore inédite. On peut en trouver une description dans *Dialectica* vol. 37, n°2 (1983) pp. 75-109, ainsi qu'une version plus concise dans un recueil, *L'oeuvre de Louis Couturat (1868-1914)*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1983, pp. 81-96. Les lettres sont citées avec pour référence l'initiale de l'auteur et la date.

⁵ R.12.11.03: "... $\sim p. \supset p. \supset p$ est le principe fondamental de presque tout raisonnement des philosophes idéalistes."

⁶ Voir par exemple Robert Blanché, *Introduction à la logique contemporaine*, Paris, Armand Collin, 4^{ème} ed. 1968, pp. 70-71.

et ne sont pas des sous produits de celle ci. L'un et l'autre de ces domaines ont ceci de commun qu'ils sont tout à fait méprisés par les philosophes, même les plus grands, Platon et Spinoza dira t il, et se trouvent en diverses façons au bas de la hiérarchie implicite ou explicite des valeurs philosophiques. Ce qu'il y a de remarquable dans le geste critique de Russell, c'est qu'il ne sera pas le renversement de cette hiérarchie des valeurs, accompagné des réinterprétations qui l'accompagnent: ce serait à quelque part appliquer la "conséquence admirable" celle qui sait transformer une philosophie en une autre philosophie. Au contraire, Russell va poser la simple extériorité de ces deux domaines, et critiquer la philosophie en leur nom. Il demande donc qu'on l'admette sans justification philosophique, ce qui est évidemment inadmissible aux yeux des idéalistes, et à la limite à tout philosophe qui cherche quelque unité à son système. Russell, avec cohérence, suppose que ce qui est méprisé par la philosophie n'en fait pas partie. Ces deux domaines sont juste ceux qui font l'objet du titre de mon propos la science et la vie quotidienne.

Voilà donc le problème qui caractérise l'attitude de Russell: d'une part, la philosophie n'a pas à se préoccuper directement de faits particuliers. Il critiquera sur ce point les philosophes anglais dits du "langage ordinaire" comme finalement prenant en compte des types de faits qui ne sont pas exactement de l'ordre de la philosophie même s'ils ne confondent pas la linguistique ou la sociologie avec la philosophie. Ils ne voient pas bien selon Russell le niveau de pertinence des concepts et des problèmes philosophiques. Mais d'autre part, il affirme, en en prenant les risques, qu'il y a des champs ou des façons de penser qui ne sont pas immédiatement philosophiques et qu'il faut distinguer d'elle. Russell commence par donner son lieu à la philosophie, par rapport à d'autres disciplines ou d'autres préoccupations, et ce lieu est particulier. Il fait encore un pas de plus, en supposant qu'à partir de ces extériorités, il sera possible de critiquer la philosophie, de déterminer ses limites, mais aussi d'ailleurs de l'enrichir dans ses méthodes et ses moyens conceptuels. C'est de l'ensemble de cette configuration que j'aimerais traiter

Il y a donc deux domaines "extérieurs" à la philosophie il faut mettre ici le terme de "extérieur" entre guillemets, je décris par là la démarche de Russell, non pas une détermination positive et dogmatique, celui de la science, d'une part, et celui de la vie

quotidienne d'autre part. La science échappe à la philosophie parce que, lorsqu'elle détermine un problème, elle le fait de façon à ce que celui-ci se transforme en une description du réel. Cela, la philosophie ne l'admet jamais complètement ou pleinement pour elle-même, car elle juge que quelque part de une façon de perdre la conscience des choix qu'impose une description. On dit souvent d'ailleurs en philosophie, que la science agit sans conscience, ou que, selon le mot de Heidegger, "elle ne pense pas comme la philosophie", lorsqu'elle cherche à rendre pertinente à ajuster et à affiner sa description. Il y a un rapport aux faits et aux déterminations conceptuelles qui n'est pas le même dans l'un et l'autre domaine. Dans, la tradition, la philosophie a utilisé la science au mieux comme un "fait rationnel", à la façon kantienne, susceptible de lui fournir les a priori qui lui permettent de comprendre comment la science est possible. Mais c'est toujours la philosophie qui gère l'ensemble.

D'autre part, la vie quotidienne est aussi méprisée par les philosophes, et elle sert au mieux de sources d'exemples de l'expérience réinterprétée par la philosophie. Celle-ci pense que les faits de la vie quotidienne n'ont la plupart du temps pas d'intérêt et là-dessus Russell est sans doute d'accord, selon, lui qu'est-ce n'est pas là, selon lui qu'est le problème. L'important est d'être capable de tenir compte des faits, même si apparemment ils n'ont pas d'intérêts, et cela, le philosophe a beaucoup plus de mal à l'admettre que le scientifique, qui est capable de prêter attention à des phénomènes triviaux. La pertinence d'un fait importe souvent plus que son intérêt ou son caractère exceptionnel. Russell admet que la philosophie n'a pas à s'occuper directement des faits particuliers de la science et de la vie quotidienne, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas accorder d'importance à ces faits, c'est là une nuance que l'on retrouve constamment chez Russell.

Il faut peut-être ici ajouter quelque chose pour comprendre la détermination de ce qui est philosophique par Russell: il y a quelque chose de subjectif dans les raisons qui justifient une philosophie. Russell tient compte de la subjectivité, et en parle, ainsi que du mysticisme, dans ses premières œuvres. Il en sait l'importance, mais il sait aussi que la subjectivité et le mysticisme finissent par la confusion du sujet et de l'objet, et il tend à les limiter. A la racine de toute philosophie, il y a quelque chose comme un choix subjectif, que l'articulation conceptuelle aura pour tâche de limiter et

d'objectiver. Or le choix subjectif ou le sentiment que Russell explicite à la base de sa propre pratique de la philosophie est celui de la nécessité de limiter ce qui est subjectif: "Je ne peux pas, comme Kant, mettre la loi morale sur le même plan que les cieux étoilés. La tentative d'humaniser le cosmos, qui est à la base de la philosophie qui s'intitule "Idéalisme", me déplaît indépendamment de la question de savoir si elle est vraie ou fausse"⁷. Russell n'aime pas que des éléments subjectifs personnels restent sensibles dans la construction intellectuelle elle-même, et tente de se donner les moyens de séparer les aspects objectifs et subjectifs d'une oeuvre. Il y a un choix à la base de la philosophie, et cela la distingue de la science, mais ce choix ne doit pas faire obstacle au détail du système. L'examen du détail est toujours très important pour Russell, il est d'une certaine façon le critère de la maîtrise de ce qui est subjectif. Or ni la science, comme description du réel, ni la vie quotidienne, comme l'ensemble des circonstances extrêmement compliquées qui accompagnent notre vie et à propos desquelles nous devons prendre des décisions qui ne peuvent jamais être fondées jusque au bout, ni l'un ni l'autre de ces deux domaines ne sont de la même façon déterminés par quelque chose de la subjectivité: au contraire, ils s'imposent au sujet, et la différence entre les sujets et les individus ne s'y pose pas de la même façon problématique que, dans la philosophie. Nous devons évidemment prendre des décisions rapides et intellectuellement téméraires dans la vie quotidienne, et on peut y observer les tendances psychologiques des individus, c'est entendu, mais cela même est une donnée objective de la description de la vie quotidienne. Au contraire, la subjectivité se trouve à la racine même du geste philosophique. C'est pourquoi il faut limiter la philosophie.

Ce thème, quoique peu développé chez Russell, est toutefois fondamental, car il explique la distinction qu'il fait entre la philosophie et l'éthique. Celle-ci n'est pas tout à fait de la philosophie, et pour la raison suivante: si nous voulons limiter l'emprise du subjectif, ou éviter d'humaniser le cosmos, il faut séparer le choix ou le sentiment qui justifie un geste philosophique, et ne pas le confondre avec le "bien" qui pourrait déterminer une éthique. Si nous donnons une valeur éthique à notre philosophie, c'est que nous faisons un mélange entre ce qui est subjectif et ce qui est objectif. Selon Russell, la plupart des systèmes "classiques"

⁷ *My philosophical Development*, London, G. Allen and Unwin, 1959, p. 131.

mettent toute leur complexe technique au service d'un but moral qui, en fin de compte, reste subjectif; ils pervertissent dans la connaissance en la soumettant à un idéal qui ne la concerne pas vraiment. Mieux: ils transforment subrepticement le rapport des philosophies au "bien", car en faisant de celui ci une hypostase générale, elles modifient celui, toujours particulier, que leur morale pourrait promouvoir dans l'action. Il s'ensuit qu'une philosophie "élevée d'un point de vue moral" ne fera pas de distinction explicite entre le bien et le mal, et posera la connaissance comme valeur authentique. "Je crois cependant qu'une élimination du point de vue moral, en philosophie, constitue à la fois une nécessité scientifique et quelque paradoxal que cela puisse paraître un progrès moral" "... une philosophie qui ne cherche pas imposer au monde ses conceptions du bien et du mal, non seulement a plus de chance d'atteindre la vérité, mais est encore à un niveau moral plus élevé..."⁸. "Au point de vue de la pensée du moins, ceux qui oublient le bien et le mal et ne cherchent qu'à savoir des faits sont plus proches du bien parfait que ceux qui voient le monde réfracté au travers de leurs désirs"⁹. Et lorsque dans son propre travail, Russell fait passer la sentimentalité avant la rigueur, il la juge comme de l'"irréalisme", de l'"insincérité" et un "défaut de probité intellectuelle". Mais cela est subtil, car c'est aussi une faute morale que de sacrifier "au désir de donner aux démonstrations un tour bref et saisissant", selon un mot que lui adresse Whitehead dans une lettre¹⁰. Russell fait ainsi de la connaissance un but plus moral que la morale, et en cela il suit Spinoza, mais, comme il le fait parfois remarquer, le système de celui ci lui paraît presque incroyable puisqu'il subordonne toute la connaissance à la joie et au bien.

Il faut donc pouvoir traiter de l'éthique en éliminant le plus possible tout ce qui relèverait de la subjectivité ou de la sentimentalité c'est paradoxal, mais c'est à peu près en ces termes que se pose le problème de la détermination de l'éthique, sans quoi il y a une "amphibologie" pour reprendre un terme kantien entre la

⁸ *Mysticism and Logic and other Essays*, London, Longmans and Green, 1918, P. 29 et p. 31.

⁹ *Our knowledge of the external world as field for scientific method in philosophy*, London, Chicago, The Open Court Publishing Company, 1914, p. 28. Cette phrase se trouve également telle quelle dans *Mysticism and Logic*, p. 31.

¹⁰ *Autobiography* (1872 1914), London, Allen and Unwin, 1967, p. 151.

tendance subjective du philosophe, le bien qu'il va traiter sous la forme d'une hypostase générale, et il va donc confondre un bien particulier avec celui qui pourrait être pertinent dans une éthique.

Il y a donc un problème de l'éthique distinct de celui de la philosophie, et ce problème est déterminé par le fait que Russell a posé la vie quotidienne comme un domaine qui d'une certaine façon échappe à la juridiction de la philosophie, et à partir duquel on peut critiquer celle-ci.

Étant donné ces conditions, quel va être le statut de l'éthique? C'est une question qui va être évidemment complexe, et même problématique, car allons nous avoir des moyens à traiter autrement que par ceux qui sont prévus classiquement? C'est là une conséquence assez curieuse de l'hypothèse qu'il y a des extériorités à partir desquelles il est possible de critiquer la philosophie. L'éthique avait toujours été comprise comme une préoccupation d'abord philosophique, par exemple chez Spinoza leur fusion est évidente, mais c'est justement elle que Russell critique, même si d'autres philosophies ont fait des nuances sur ce point, comme l'idéalisme kantien, qui sépare la Critique de la Raison pure et la Critique de la Raison pratique. Il est néanmoins probable qu'avec Russell on voit pour la première fois se dessiner de façon claire l'idée que l'on ne peut pas traiter le domaine de l'éthique avec des moyens immédiatement transférés de la philosophie. C'est une chose qui n'est pas toujours bien comprise, et on le voit au fait que les textes plutôt éthiques de Russell sont interprétés comme étant de la vulgarisation s'adressant à des non philosophes. Ce n'est sans doute pas si simple, et il y a des raisons très plausibles de croire que Russell pensait que d'une façon qu'on ne peut guère s'expliquer autrement dans ce domaine claire et proche des faits, invoquant comme contre exemple d'idées trop générales le divers des coutumes et des habitudes. Il est possible qu'il n'y ait pas d'autres moyens de parler de la morale si ce n'est ceux qui apparaissent aux yeux des philosophes professionnels comme ceux de la vulgarisation. L'éthique est ce qui permet de parler des problèmes de la vie quotidienne, de les verbaliser et de les clarifier, puisque leur caractéristique réside justement dans la complexité des circonstances, d'analyser ces choix rapides et nécessaires auxquels ils donnent lieu, et il y a quelque chose comme une faute de principe lorsque l'on veut articuler les principes généraux d'une philosophie avec ceux de l'éthique. Néanmoins, il faut bien quelque chose

comme des principes à l'éthique, et qui soient justement susceptibles de régler ces rapports à la complexité des faits quotidiens. Il y a quelque chose dans l'éthique qui se distingue de la vie quotidienne, tout simplement parce que le sujet lui-même n'a pas à être déterminé simplement par elle ce se rait là une nouvelle confusion, à peu près symétrique à la précédente, et sans doute aussi désastreuse. Russell se tire de cette double difficulté en déterminant des principes très généraux qui ne sont sans doute que des créations de l'imagination¹¹. Ils sont de l'ordre de règles susceptibles de interpréter des ensembles de faits ou des tendances celles qui permettent simplement la continuation de la vie, qui donnent le primat à l'invention sur l'avoir ou l'acquisition, qui accordent quelque valeur à l'individu, parce que selon Russell, il est la seule source de création et de nouveauté. Et d'un point de vue politique, il faut que les Etats veillent à laisser aux individus quelque liberté, pour les mêmes raisons. Ce sont au fond juste des principes de vie, qui permettent de lui donner quelque importance, sans prêter attention à la sienne propre ou sans humaniser l'univers.

Nous en sommes en ce moment à peu près à la situation suivante: il y a de la science il y a de la philosophie, il y a de l'éthique, il y a de la vie quotidienne, il y a de la politique, il y a de la pédagogie dans la mesure où il faut éveiller chez l'enfant ses capacités d'invention, nous avons là une série de domaines qui sont autant de données pour Russell. Son problème n'est en effet pas d'interpréter l'ensemble de ces domaines en fonction de principes philosophiques supérieurs. Ayant posé des extériorités à la philosophie, ce qui, il le sait, n'est guère compatible avec l'idée classique que celle-ci se fait de son unité, Russell se trouve devant un certain nombre de problèmes à résoudre, dont les principaux toucheront les relations entre la science et l'éthique. Les solutions proposées par Russell annoncent à mon avis les questions actuelles que peuvent poser l'éthique, au moins si l'on renonce à une pratique philosophique qui supposerait à chaque fois l'unité et le caractère "totalitaire" de son geste. Russell est encore un de ces grands intellectuels qui intervient dans tous les domaines, mais la logique des relations qu'il elle suppose entre eux lui est propre, et elle ouvre peut être quelque chose de nouveau dans la philosophie. Pour

¹¹ Le professeur Francisco Bravo me fait remarquer à quel point différent les idées éthiques de Russell de celles de *Principia Ethica* (1903) de G.E. Moore, dont il partageait pourtant à la même époque la doctrine de la vérité.

examiner cela, il faut examiner les choses de façon un peu plus technique, en tenant compte de la manière dont il raisonne.

La distinction, telle qu'elle est marquée entre les domaines est fondée sur un principe philosophique, ou au moins partiellement philosophique, qui a permis à Russell de déterminer plus précisément cette différence. Ce principe est celui des "relations externes" ou celui de l'extériorité des termes aux relations. On appelle ainsi la thèse selon laquelle les relations ne se résorbent pas dans les termes, et n'ont donc pas leur fondement dans la nature de ceux-ci. Russell dit également que "les faits sont par principe indépendants de l'expérience"¹². Si Russell a admis cette thèse, à peu près au tournant du siècle, sous l'influence de G.E. Moore, ce n'est pas seulement pour des raisons purement philosophiques, quoiqu'elle lui ait paru alors très libératrice il dit lui-même la joie qu'il a eue à réaliser qu'il pouvait affirmer que l'herbe est réellement verte.

Mais c'est aussi i pour des raisons mathématiques que Russell admet ce principe: la logique habituelle de la syllogistique, qui interprète les propositions en sujets et prédicats, ne suffit pas à formaliser les relations mathématiques. Celles-ci sont pas structurées selon ce mode là, qui ne tient compte ni des relations, ni de l'ordre des termes. Il y a donc à la fois des raisons techniques que Russell développera assez loin dans sa logistique, et des raisons philosophiques à l'admission de ce principe, dont l'interprétation peut fonder la distinction des différents domaines dont nous avons parlé, sans pour autant donner pour l'instant d'autre règle de leurs relations que leur extériorité réciproque.

Même si l'on peut dater à peu près le moment où Russell a adopté chez lui cette thèse, il faut dire qu'elle a trouvé plusieurs interprétations philosophiques. Cela sera important pour la suite, et on peut dire, on à certains égards, bien des choses la préparaient ou la préfiguraient dans ses textes antérieurs. Par exemple, dans les Fondements de la Géométrie (1897), Russell distingue soigneusement dans la notion kantienne d'a priori ce qui est à proprement parler a priori et ce qui est subjectif. On voit déjà là un mode de distinction qui n'est pas celui de la philosophie transcendantale. Très vite, il a critiqué la notion kantienne d'espace

¹² *My philosophical Development*, p. 54 "... the doctrine that fact is in general independent of experience".

comme forme de la sensibilité a priori, la trouvant trop subjectif¹³. Il y en cela une continuité fondamentale dans l'oeuvre de Russell, indépendamment du détail de ses positions philosophiques.

La conséquence qui va nous intéresser dans cette continuité, c'est que le principe des relations externes trouvera des interprétations philosophiques différentes, qui ne sont pas contenu en lui, et qui sont d'autant plus étonnantes que l'adoption de ce principe dans sa formulation n'est pas dû seulement à une préoccupation d'ordre philosophique. Pour comprendre cela, il nous faut tenter de définir de façon un peu plus précise les relations entre les domaines que Russell prend en considération. Cette réflexion nous fera apparaître la philosophie comme déterminant à certains égards la différence entre eux, même si la critique que Russell fait de la philosophie vient aussi de sa pratique et de sa prise en considération de ces domaines. Elle nous fera voir encore autre chose. On sait que la philosophie doit rester humble ou modeste devant les faits ou les vérités. Or, ces faits et ces vérités ont une chose commune, qui est de s'imposer de l'extérieur au philosophe. Le philosophe doit être capable d'admettre ce qui lui vient d'ailleurs. Nous allons tenter de cerner les conséquences de ce point de vue sur la philosophie, ainsi les relations que l'on peut décrire entre fait et vérité chez Russell.

L'une des premières conséquences est que les autres philosophies et la multiplicité même des philosophies apparaissent comme des faits. C'est un fait qu'il y a de nombreuses philosophies. C'est un fait que parmi les philosophies, toutes ne sont pas également capables de tenir compte des faits extérieurs, de ce qu'on fait en sciences. Il y a des philosophies plus subjectives ou plus mystiques, c'est ainsi que Russell a interprété celle de Bergson, contre lequel il a rédigé un pamphlet (1912), ou celle de Nietzsche, et il y en a d'autres qui peuvent tenir compte du fait et du vrai. Mais cela veut dire que l'on donne une interprétation philosophique au principe des relations externes quoique ce soit aussi pour des raisons techniques qu'il a été adopté; il s'agit d'épouser une philosophie susceptible de rendre compte des vérités de la science et d'autres faits pertinents. Par exemple, les relations externes ont pu trouver une interprétation platonicienne, aussi bien en logique qu'en

¹³ *An Essay on the Foundations of Geometry*, Introduction, en particulier les paragraphes 3 et suivants.

éthique, dira-t-il à Couturat et non plus kantienne, trop sensible aux relations et aux passages entre notions contraires¹⁴.

Ainsi, la doctrine des relations externes trouve des interprétations philosophiques différentes, platonicienne, ou inspirées de Moore, de Whitehead pour ce qui est du rapport des données des sens et des constructions physiques que nous faisons à partir d'elles, et il doit toujours y avoir quelque part un accord entre le point de vue philosophique et les termes qui se donnent à son interprétation. Il est intéressant de constater que lorsque Russell parle de ses changements philosophiques, il le fait presque toujours comme étant le résultat d'une rencontre avec un philosophe ou un penseur dont l'idée s'impose à lui comme de l'extérieur ou presque. On peut faire l'histoire de la philosophie de Russell comme la suite et la correction de ses divers points de vue philosophiques qui l'ont amené finalement à la philosophie russellienne de Russell grosso modo à quelque chose comme la dernière, la plus apte à tenir compte des vérités ou des faits. Tout se passe comme si la philosophie devait se comporter comme une science, en ce qu'elle doit être capable d'interpréter les faits qui s'imposent à elle. Elle est évanouissante et prête à disparaître comme philosophie.

A mon avis, il y a un certain nombre de problèmes que pose cette attitude de Russell à l'égard de la philosophie. Je vais les traiter sous deux formes. La première concerne la philosophie et les relations externes. On sait qu'il y a fort peu de réflexions métaphilosophiques chez Russell. La philosophie doit se résumer à l'attitude susceptible d'accepter le vrai et aux méthodes pour l'analyser. Le problème de savoir comment on fait de la philosophie indépendamment de ces méthodes n'est pas une question pertinente. Néanmoins, il y a une question qui peut se poser, et qui justement porte sur les relations entre la philosophie et ses extériorités, savoir si les relations externes sont une thèse proprement philosophique. Je pense que c'est une chose qu'il n'est pas facile de décider, que l'on ne peut montrer ou suggérer que par un problème. Si donc l'on prend au sérieux la doctrine des relations externes, la différence

¹⁴ R. 5.5.00: "En éthique théorique, je ne suis nullement kantien, mais plus platonicien (comme en logique) que quoi que ce soit de moderne ... il est impossible d'appliquer l'éthique théorique dans la politique ou même dans la vie privée, car les circonstances sont si compliquées qu'on ne saurait faire les raisonnements nécessaires. Il faut donc, par les axiomes moyens, faire un appel immédiat au sens commun".

entre les philosophies apparaît comme simplement factuelle.

Mais alors, quel est le statut de ces faits? Car on ne peut accepter tous ces faits, comme on doit accepter les vérités de la science ou les faits de la vie quotidienne, car il faut faire la guerre à celles qui amoindrissent la différence entre le vrai et le faux, celles qui tendent à confondre les termes dans les relations, celles qui interprètent les faits par le prisme de leurs désirs appelé "bien". Si l'on admet le point de vue de Russell, la philosophie sera le domaine où il y a des faits que l'on accepte et des faits que l'on n'accepte pas. C'est un domaine où il faudra parfois faire la guerre aux faits. La philosophie se trouve alors dans une position très différente de celle de la science, On voit dans l'oeuvre de Russell, en particulier dans ses compte rendus, qu'il sait presque toujours ce qui est vrai et ce qui est faux dans une philosophie c'est sa façon à lui de lutter contre le doute avec lequel il vit constamment et de chercher la clarté, mais cela suppose que tous les faits philosophiques ne sont pas admissibles, et qu'il faut faire un choix. Russell critique ce qui lui paraît faux, pas seulement chez les autres, mais aussi de ses livres antérieurs. La vérité est de l'ordre du fait de ce point de vue là. Il est normal que lorsque l'on raisonne ainsi, la différence entre les philosophies paraissent comme des différences subjectives au départ. C'est un choix de Russell qui est tout à fait cohérent avec sa vision de la philosophie.

Donc reprenons cette hypothèse implicite de Russell, selon laquelle les philosophies s'imposent à nous comme autant de faits. Imaginons que ce soient des faits de la vie quotidienne, et parmi lesquels nous aurions à choisir selon des critères proches de ceux qui permettent à l'éthique de choisir les comportements qui conservent le mieux la vie. Supposons encore que nous ayons un principe supérieur qui nous permette de décider lesquels parmi ces faits extraordinaires de la vie les meilleurs selon ces critères quotidienne sont les philosophies les meilleurs selon ces critères. Nous aurons alors là un nouveau problème, qui concerne toujours le rapport des extériorités à la philosophie. Si la philosophie des autres est quelque chose de l'ordre de la vie quotidienne, il ne sera plus possible d'utiliser celle ci comme critique de la philosophie. C'est là un problème de définition et de délimitation de la philosophie et de la vie quotidienne extrêmement difficile. Ou bien nous interpréterons les faits de la vie quotidienne comme des postures déjà philosophiques et le domaine du quotidien ou de

l'éthique ne sera plus du tout facile à circonscrire, on pourrait l'accepter, mais alors l'extériorité ne sera plus celle que Russell a voulu maîtriser eu égard à la philosophie. Il n'y a plus moyen d'avoir un critère qui nous permette de dire que la philosophie méprise la vie quotidienne, à moins de dire: "il y a ma philosophie", et de comme n'étant considérer les autres pas vraiment de la philosophie, et de considérer les autres comme n'étant pas vraiment de la philosophie mais de l'ordre du fait. On est là devant une difficulté systématique dont il faudra tenir compte.

Il s'ensuit un second problème que j'aimerais discuter à partir des hypothèses posées par Russell: pouvons nous distinguer ce qui est vrai de ce qui est un fait? D'une certaine façon, cette distinction est très facile, et avec la définition que Russell donne de l'implication formelle, il semble que nous ayons un critère très simple pour les distinguer. Mais il y a un point où cette distinction n'est pas aussi simple que cela. Le fait et le vrai doivent se donner d'une certaine façon de la même façon, comme une donation extérieure à la philosophie et devant laquelle nous n'avons qu'à nous incliner. Leur distinction n'est pourtant plus si simple si l'on songe qu'une vérité doit pouvoir se donner comme un fait, mais aussi comme une relation universelle qui n'est pas affectée immédiatement par la nature de ses termes. Il y a là une différence que Russell a bien vue et bien explicitée: d'un côté, nous passons par la proposition —qui seule est susceptible d'être universelle—, de l'autre, nous passons directement par la perception. Cette distinction, Russell l'a faite plusieurs fois, et elle n'est pas accidentelle dans son travail. Si l'on tient compte du doute que Russell dit avoir vécu à peu près constamment dans l'ordre de la pensée, mais aussi avoir utilisé comme un instrument de contrôle, jusque dans les détails de la techniques pour s'assurer de la vérité de ce qu'il affirme, on remarquera que ce qui échappe à ce doute répète la même distinction que celle qui existe entre le vrai et le fait. Ce qui échappe au doute est à la fois quelque chose de l'existence du monde extérieur et la croyance qu'il est possible de penser quelque chose de vrai. Quelle que soit l'intensité du doute russellien, il suppose toujours, jusque dans le détail de ses techniques de jamais mis complètement en doute. Russell a dit quelque part la joie qu'il a éprouvée lorsqu'il a su que Descartes avait mis en doute le monde et assuré pour première certitude l'existence du moi, mais son doute n'est pas le même que celui de Descartes, moins radical et plus

ambient. Il est tout de même très intéressant d'apercevoir que ce qui échappe au doute est aussi ce qui doit s'imposer de l'extérieur à la philosophie et au sujet qui pense. A mon avis, il n'y a dans la philosophie de Russell pas d'autre du vrai et du fait justification de cette distinction du vraie et du fait que celle, empirique, qui sépare le monde du raisonnement vrai. On peut évidemment admettre cette distinction telle que l'a faite Russell.

Mais il faut voir que dans l'interprétation philosophique, elle pose des problèmes intéressants. Revenons à celui que pose notre titre, du statut de l'éthique. Cet ensemble de distinctions fait que Russell voit dans l'éthique un problème fondamental et objectif des philosophies classiques. Nous l'avons déjà, il faut absolument distinguer ce qui paraît fin et moyen dans une philosophie, et distinguer les principes généraux de la philosophie de ceux de l'éthique. La conséquence en n'est pas seulement que l'éthique ne fait plus partie de la philosophie, mais aussi qu'elle est divisée et n'a pas de statut fixe. D'une part, la meilleure éthique est évidemment celle qui consiste à pratiquer la science, parce que celle ci se contente de décrire le réel et ne cherche pas à intervenir en lui par des choix subjectifs, comme pourrait le faire la philosophie. La consécration de l'individu à la science fait qu'il se met à l'abri des superstitions, et se met à l'école du fait par l'exercice de la vérité. Par conséquent, si l'on pratique la science, il y a toujours un point où l'on fait le bien. Donc l'éthique et la science sont d'un certain point de vue le Même, et, en cela, comme Kenneth Blackwell¹⁵ l'a fait remarquer, Russell est très proche de Spinoza. Néanmoins, il y a les faits de la vie quotidienne, qui ne sont pas tout à fait ceux des sciences, où il n'y a en particulier pas de choix de pertinence, car tous s'imposent d'une façon a peu pres equivalente, et qui conduisent plutôt à des choix d'utilité, de façon à adopter les conséquences les plus riches, celles qui conservent le mieux la vie et l'invention. Il y a dans l'éthique, par cette considération d'utilité quelque chose qui échappe à la science. Il faudra de l'éthique pour les faits qui ne sont pas sélectionnés de la même façon que dans les sciences, car la pertinence n'est pas du tout la même chose que l'utilité.

Nous pouvons donc affirmer en conséquence que l'éthique a

¹⁵ Voir Kenneth Blackwell, *The spinozistic Ethics of Bertrand Russell*, London, 1985.

une double place. Elle est d'une certaine façon plus proche de la science que de la philosophie. Celle-ci a bien sûr à traiter les questions les plus abstraites, à montrer comme il est difficile de les traiter et à garder une attitude d'humilité devant elles à laquelle Russell tenait beaucoup, mais on peut aussi supposer que la philosophie a à devenir science à un moment ou à un autre. L'éthique n'a pas à devenir science puisque la pratique de la science, c'est l'éthique. Mais d'autre part, il y a tout un aspect de la vie qui ne peut être traité ni par la science ni par la philosophie. Il y a donc deux éthiques chez Russell, et, d'une autre façon, c'est là même. C'est là un statut extrêmement bizarre au premier abord, mais je pense que Russell a vu par là un problème dans la philosophie classique qui est important, et dont nous pourrions peut-être partir lorsque nous traitons actuellement ces questions de philosophie et d'éthique, rien ne nous dit en effet qu'elles doivent être confondues. Mais d'autre part, il y a là une distinction qui est fondée sur la séparation des deux points qui échappent au doute, celui de l'existence de quelque chose du monde extérieur et celui de la possibilité de raisonner vrai. Et là aussi, le statut de cette distinction n'est pas simple. Dans un premier temps, on peut dire qu'il s'agit d'une différence empirique. Le principe des relations externes ne l'empêche pas. Le problème se pose de façon peut-être différente lorsque l'on s'aperçoit que cette distinction est tout à fait cohérente avec le travail du logicien Russell.

La distinction entre les vérités et les faits est tout à fait interprétable dans les termes de la théorie des types en logique, qu'il a admise pour résoudre les contradictions rencontrées en ce domaine.

Lorsque Russell discute du problème de savoir s'il y a une connaissance éthique ("Is there ethical knowledge?", in: *Human Society in Ethics and Politics*, Londres, Allen and Unwin, 1954)¹⁶ ce qui revient à demander, selon sa logique s'il y a, dans l'éthique, quelque chose qui ne soit pas subjectif, il cherche à déterminer des notions et des propositions primitives qui permettraient d'établir quelque chose comme une construction formelle de l'éthique.

Les premières propositions sont d'abord toutes réfutées par l'argument de la diversité des opinions ce qui nous montre que les généralisations proposées ne sont pas celles qui font les lois

¹⁶ *Human Society in Ethics and Politics*, London, Allen and Unwin, 1954.

scientifiques. Pourtant Russell finalement parvient à une formulation assez générale, mais dont l'interprétation nous renverrait à nouveau à la différence des goûts et des désirs. On en revient toujours ainsi au constat des différences factuelles et particulières: en rendre compte sous la forme d'implications formelles semble une gageure, comme si nous avions là affaire à un ordre de dispersion des faits trop complexe. Mais la doctrine des relations externes veut que l'on tienne compte aussi de ces faits. C'est pourquoi d'ailleurs Russell argumente presque toujours dans ce type d'écrits non en légiférant, mais en rappelant la variété des us et des coutumes. Il s'ensuit alors une conséquence remarquable, c'est que le système formel que Russell construit pour l'éthique ne trouve pas son interprétation dans des modèles comme il serait normal, mais dans des collections de faits. Ce n'est pas une remarque futile, elle est la conséquence de la façon dont Russell distingue les vérités formelles et les faits. C'est là une distinction qui permet des strates de généralités en accord avec sa théorie des types, plus qu'elle n'est l'affaire d'un axiomaticien. Lorsque Russell axiomatise, c'est au service de la logique, et secondairement. Le Cercle de Vienne a accusé plus encore ce côté, comme si tout ce qui est "vérificationnisme" pouvait faire immédiatement appel au fait, voire à la sensation. C'est probablement aussi la prédominance de l'aspect logique qui a poussé Russell à faire un autre traitement à l'éthique qu'aux sciences. On pourrait faire l'hypothèse, en reprenant de ses termes, que la doctrine des relations externes ne "s'applique" pas si bien à l'éthique qu'aux sciences¹⁷; où les faits sont déjà construits; mais dans l'un et l'autre cas, le problème est le même. Ce qui lui importait était, selon sa lettre à Couturat "de démontrer tout ce qui est démontrable"¹⁸, et ainsi, de faire reculer le doute, et cette exigence négative a conduit Russell à traiter empiriquement la différence entre les sciences et l'éthique. C'est une solution de logicien dans la mesure où, dans les sciences physiques ou naturelles il faut tenir compte des faits tels qu'ils se donnent, mais pouvoir aussi remonter vers des aspects plus théoriques où l'on retrouve les structures formelles qu'il a, par ailleurs, si bien décrites. Il y a là une

17 R. 02.10.01: "Je croyais pouvoir réfuter Cantor; maintenant je vois qu'il est irréfutable. Ma logique des relations s'applique magnifiquement à tous ses raisonnements".

18 R. 12. 11. 03: "Démontrer tout ce qui est susceptible de démonstration voilà le motif de tout ce que j'ai fait".

articulation de niveau qui est analogue à celle faite dans la théorie des types.

Il faudrait encore ajouter quelque chose. Les raisons pour lesquelles Russell a admis la thèse des relations externes ne sont pas des raisons simplement philosophiques, rappelons le, mais aussi des solutions techniques à un problème mathématique. La distinction faite entre l'universalité des implications formelles et la particularité des faits, n'est peut être pas seulement une distinction de logicien, mais celle aussi du philosophe qui sait que, pour déterminer un certain nombre d'a priori pour pouvoir recevoir le vrai et le distinguer du faux, il faut travailler sur des domaines et des exemples dont le niveau de généralité est distinct. Il se peut donc que cette détermination de degrés de généralité ou de types ne soient pas seulement le fait du qui traite à la fois du Monde et du jugement vrai. logicien, mais aussi celui au philosophe. Nous voyons donc de nouveau la distinction faite par Russell entre la philosophie et ses extériorités poser problème et être quelque peu remise en question. Dans la pratique de la logique, dans la façon dont il traite l'éthique, on va retrouver la façon du philosophe, qui devrait pourtant disparaître s'il ne s'agissait pour lui que de recevoir les vérités extérieures, avec intégrité, et sans les transformer.

On pourrait dire la chose encore un peu autrement: comment se fait il que la théorie des types apparaisse comme la solution d'un problème logique? Comment cette distinction entre niveaux, entre langage et métalangage, que lui même ne pratique guère dans la philosophie peut elle être comprise comme une méthode purement logique? Rien n'est vraiment certain sur cette question. On sait que l'axiome de réductibilité, permettant de simplifier les types, a toujours paru artificiel à Russell, mais il ne pouvait s'en passer; on a l'impression qu'il devait le juger nécessaire, Vis pourtant à la fois aussi contestable qu'un principe de philosophie¹⁹.

¹⁹ Sur cette question, on peut consulter les articles suivants: Kurt Godel, "Russell's Mathematical Logic", in: *The philosophy of Bertrand Russell*, ed. P.A.Schilp, New York, Tudor, 1951; Jules Vuillemin, dans la *Revue Internationale de philosophie* 102 (1972) 534-556, repris dans *Hermès* 7 (1990), et traduit en espagnol sous le titre "Fallas lógicas o problemas filosóficos: sobre los *Principia Mathematica* de Russell", en appendice au livre de Vincenzo P. Lo Monaco, *Lenguaje y realidad: Implicaciones Ontológicas de la "Lógica Filosófica" en Bertrand Russell*, Universidad Central de Venezuela, Caracas, 1986; Bernard Linsky, "Was the axiom of reductibility a principle of logic?", in: *Russell: The Journal of the Bertrand Russell Archives*, vol. 10, n°2 (Hiver 1990-1991) pp. 125

D'autre part, plusieurs ambiguïtés, dans le domaine le plus technique, sont très intéressantes de ce point de vue. Prenons le fameux article *On Denoting* de 1905²⁰. A l'époque où il l'écrit, il s'en réfère à Couturat toujours comme présentant une méthode pour résoudre la contradiction le problème qui lui semblait majeur à ce moment là dans la science et la philosophie des sciences. Et comme l'a fait remarquer G. Moore dans son livre *Zermelo's Axiom of Choice*²¹, c'est bien là une attitude de philosophe plutôt que de mathématicien. Mais si l'on regarde la tradition philosophique, on se réfère à cet article comme à une théorie des descriptions. Or ces deux choses ne sont peut être pas exactement la même. Ces deux interprétations de l'article comme solution de la contradiction ou interprétation de la description répète toujours la distinction entre les deux domaines qui échappent au doute chez Russell: quelque chose du monde extérieur et la possibilité de raisonner vrai. On pourrait comprendre *On Denoting* comme un article qui tente de construire une relation entre ces deux aspects, qui sont en général admis comme séparés, étant donné la thèse des relations externes.

De là suivent toute une série de problèmes. Par exemple, il n'est pas certain que le système de *Principia Mathematica* soit un système exclusivement scientifique, et il y aurait peut être encore à travailler à partir de ce qui a déjà été dit là dessus, et tenir compte de décisions proprement philosophiques en logique, et la Contradiction est sans doute l'un des points sensibles. Ce n'est pas là une critique, mais je me demande si, dans *Principia Mathematica* il n'y a pas, jusque dans la technique, des décisions qui seraient plutôt de l'ordre de la philosophie. Je me demande si beaucoup des questions qui sont discutées à propos de Russell, tant sur ses théories de la référence que sur son système logique ne dépendent pas en fin de compte de cette ambiguïté ou de cette difficulté qui se répète à tous les niveaux et à tous les points de son oeuvre, et qui tient au fait que la position d'extériorité à la philosophie dépend finalement d'une décision philosophique. L'oeuvre de Russell nous fait voir de façon très claire

140.

²⁰ "On Denoting", in *Mind* 14 (1905) 479-493, républié dans *Bertrand Russell, Logic and knowledge, Essays 1901-1950*, Robert C. Marsh, London, Allen and Unwin, 1956; 5ème éd. 1986.

²¹ Gregory H. Moore, *Zermelo's Axiom of Choice. Its origin, development and influence*, Springer Verlag, Heidelberg, Berlin, "Studies in the History of Mathematics and Physical Science" n°8, 1982, p. 159.

que si l'on essaie de poser la question de l'essence de la philosophie, on aura des problèmes avec l'extériorité qu'il alors difficile d'admettre simplement comme telle, que l'essence de la philosophie posée comme telle et comme thèse, nous conduit directement à l'idéalisme ou au nihilisme. Russell a voulu tirer de cette situation les conséquences qui lui paraissaient s'imposer et je pense que le problème qu'il a voulu résoudre là est tout à fait objectif. Mais il est possible aussi que l'oeuvre de Russell nous pose un certain nombre de questions qui seraient à retravailler et à reformuler. Par exemple, la distinction qu'il fait entre la science et les faits de la vie quotidienne, qui ont un statut relativement semblable vis à vis de la philosophie, est une distinction qu'il admet comme empirique. Nous venons de voir les effets que cette décision a dans son travail de philosophe et de logicien. Je me demande si cette distinction, qui repose sur les deux faits généraux qui échappent au doute russellien, n'est pas elle-même partiellement arbitraire. Il y a peut être un point de vue où l'on pourrait traiter les définitions de la science et celle de la vie quotidienne comme des extériorités non pas du même type, mais qui ne supposent pas cette séparation empirique. Cela je le dis parce que Russell ne peut recevoir la multiplicité des philosophies que comme une diversité factuelle, qu'il n'est pas possible d'admettre jusqu'au bout ou de mettre sur le même plan. Nous avons là une configuration où se pose à la fois l'attitude d'un philosophe à l'égard des autres philosophies et sa posture face à la science. Russell tend évidemment à privilégier la science et il n'est pas question ici de l'en critiquer, mais ce n'est sans doute pas suffisant. D'avoir admis comme fait empirique la séparation des deux grands faits qui échappent au doute est une conséquence même de sa décision philosophique de ne pas mêler le subjectif et l'objectif en philosophie.

J'aimerais donner une interprétation positive à cette difficulté; tout d'abord, elle n'est pas exactement le propre de Russell. Au contraire, il désigne par son geste un des problèmes fondamentaux qui s'attachent à la pratique de la philosophie, et avec lequel nous devons compter maintenant. Russell a voulu pratiquer la philosophie sans répéter l'illusion transcendantale de l'apparence objective de l'unité de la philosophie, mais il s'est mis dans d'autres difficultés pour avoir voulu décider d'une façon trop simple de ce qu'est une philosophie et de son rapport aux autres philosophies. L'une des suggestions que nous apporte Russell ouvre à mon avis

quelque chose de nouveau dans la réflexion sur la philosophie , si nous voulons bien tirer les conséquences des difficultés systématiques qu'il rencontre aussi bien dans la philosophie que dans ce qu'il détermine comme étant extérieur à elle . Il faudrait tenir la gageure de Russell en traitant autrement que lui le rapport d'une philosophie aux autres philosophies. Il faudrait à mon avis tenter de supposer équivalentes, au moins d'un point de vue transcendantal, l'attitude qu'une philosophie a à l'égard des autres et la posture qu'elle a face à la science les deux à la fois, comme une même thèse. Mais c'est là encore une autre affaire.

ANNE FRANÇOISE SCHMID

Universidad de París XII